

## LE 14 OCTOBRE

Vendémiaire, mois où les raisins de France se dorent des derniers rayons du soleil ; où les garçons et les filles, la hotte au dos, se pressent en chantant vers le pressoir ; vendémiaire, mois des sanglantes vendanges, mois béni entre nos mois glorieux ! Regardez vers le 14 octobre, jeunes gens !

L'aube qui se leva ce jour-là, *il y a cent huit ans*, éclaira deux armées en présence, deux armées qui s'affrontaient comme aujourd'hui : française, avec à la tête Napoléon, empereur ; prussienne, avec le roi pour figurer, et, pour commander, le duc de Brunswick, celui qui, en 92, avait signé ce manifeste d'insolente menace auquel firent réponse la France debout et le canon de Valmy.

Et l'Empereur avait dit à l'armée, lors de l'agression prussienne, ces mots qu'on croirait prononcés hier : « La même faction, le même esprit de vertige qui, à la faveur de nos dissensions intestines, conduisit, il y a quatorze ans,

les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, domine encore dans leurs conseils. Si ce n'est plus Paris qu'ils veulent brûler et renverser jusque dans ses fondements, c'est aujourd'hui leurs drapeaux qu'ils se vantent de planter dans les capitales de nos alliés; c'est la Saxe qu'ils veulent obliger à renoncer par une transaction honteuse à son indépendance, en la rangeant au nombre de leurs provinces; c'est enfin vos lauriers qu'ils veulent arracher de vos fronts ! »

N'est-ce point les mêmes hommes qui prétendaient hier imposer aux Luxembourgeois et aux Belges le joug insupportable de leur alliance et qui, moyennant une capitulation honteuse, eussent consenti à nous épargner, pourvu que, en abandonnant nos alliés à leurs coups, nous nous mettions pour jamais à leur merci et cessions d'avoir une existence nationale ?

Le 1<sup>er</sup> octobre 1806, à Mayence, chef-lieu du département français du Mont-Tonnerre, l'Empereur a passé le Rhin et il a pris le commandement de ses armées, qui, cantonnées en Allemagne, après les triomphales campagnes d'Ulm et d'Austerlitz, se trouvent à pied d'œuvre. Ceux qui les commandent sous lui s'appellent Bernadotte, Davout, Soult, Lannes, Ney, Augereau, Murat, Bessières — sous-officiers ou soldats dix à douze ans plus tôt — à présent maréchaux d'Empire.

Le 8, le contact est pris; le 9, à Schleiz, les Prussiens du général Tautenzien ont un engagement sévère avec le 1<sup>er</sup> corps qui les rompt, les livre aux cavaliers de Murat et de Lasalle, et c'est la capture d'un grand convoi d'approvisionnements et de munitions. Le 10, à Saalfeld, Lannes rencontre le prince Louis de Prusse et son corps d'armée. C'est le chef de la jeunesse militaire, l'instigateur de la guerre, un de ces princes à la prussienne, tacticiens du pas de parade et prophètes du règlement. Sans tenir compte des ordres, il a pris sur la Saale une position singulièrement aventurée; vainement, sous le feu des Français, il tente de manœuvrer, puis de rétablir le combat. Et puis, il prend la fuite suivi de près par nos hussards. Un maréchal des logis du 10<sup>e</sup>, Guindey, le rejoint et le somme; le prince se met en défense, croise l'épée; Guindey pare et riposte; d'un coup de pointe à fond, il le jette à terre. Les lettres d'amour que Louis de Prusse portait sur sa poitrine, teintes de son sang et traversées par le sabre de Guindey, sont aux archives du quai d'Orsay.

Quatre jours plus tard, l'Empereur, ayant par des manœuvres contraint les Prussiens à une concentration qu'il croyait complètement effectuée, arrive avec son gros en avant d'Iéna; tandis qu'à Auerstädt Davout porte l'effort des corps que commande Brunswick, il triomphe de l'ar-

mée où le roi se trouve en personne. Dès le soir, commence à travers l'Allemagne cette randonnée épique où Murat, à la tête de ses cavaliers, cueille les drapeaux, les régiments, les corps d'armée, les villes, les magasins, les places fortes, les couronnes.

Le 27 octobre, treize jours après la bataille, l'Empereur, par la Porte de Brandebourg, fit, à la tête de sa Garde, son entrée à Berlin.

Il n'y avait plus de monarchie prussienne.

Regardez vers le 14 octobre, jeunes gens, et que Dieu nous aide !

Frédéric MASSON,  
*de l'Académie Française.*

---